

André Clouâtre

L'attachement à la vie au seuil de la vieillesse

Je n'ai pas de compétence particulière pour parler de vieillesse et d'attachement à la vie. J'en parle donc de la conscience que j'en ai.

J'utilise l'expression « attachement à la vie » comme on l'entend habituellement. C'est-à-dire le sentiment que l'on tient à la vie. C'est un sentiment qui va au-delà de l'instinct naturel que les êtres vivants ont de préserver leur vie. C'est en quelque sorte une spécialisation de cet instinct pour le genre humain. À chaque fois que je remonte à la source de cet attachement, j'arrive à une région intérieure où ma pensée se superpose à mon corps dans un précieux et délicat amalgame. C'est le socle sur lequel je me déploie.

En ce début de vieillesse, les chemins qui mènent à la mort occupent de plus en plus mon esprit. De possibilité lointaine, la mort est devenue une réalité épeurante. Cette peur je l'ai sentie très jeune, vers quatre ans, lorsque par une belle journée d'hiver, j'explorais les alentours de la maison. Fido, notre jeune chien, s'en est alors pris à moi par jeu, m'a fait trébucher moult fois et m'a épuisé dans le froid. J'ai alors craint de mourir. C'était la première d'une série de rencontres troublantes que j'eus jeune avec la mort. Comme celle où Roger, un compagnon d'école primaire, fut tué par un chauffard, ou celle, quelques années plus tard, où mon grand-père Poulin mourut d'une thrombose à l'hôpital. Par après, j'étais poursuivi durant des semaines par une voix intérieure qui me chagrinait et qui m'effrayait. La conscience de la mort s'établissait ainsi chez moi.

Je crois que mort et attachement à la vie sont les deux faces d'une même pièce qui se manifestent par un empressement enthousiaste et un désenchantement dans tout ce que j'entreprends.

Conscience ordinaire de la vieillesse

Au seuil de la vieillesse, les pensées sombres sur ma place en société, sur ma dégénérescence physique et sur ma mortalité sont nombreuses. Sans nier la peur qu'elles m'inspirent, elles se diluent dans les pensées que ma conscience me présente en continu: du quotidien, des souvenirs, des espoirs, de l'inquiétude, des tourments, des égarements, des dialogues hypothétiques, etc.

En gros, ce flot de pensées est involontaire, déterminé par un écheveau indémêlable d'attributs, physiologiques et psychologiques, et de vécus personnels. Mais par volonté, je peux aussi dissoudre les pensées sombres, les éloigner, penser à autre chose, et ainsi ne pas sombrer dans un état d'angoisse paralysant. En particulier, je peux opposer une contre-pensée à une pensée sombre, un sujet que je développe plus loin.

Inspiré par la psychanalyse, j'avance aussi l'idée que les pensées sombres de la vieillesse se trouvent la plupart du temps à l'arrière-scène de ma conscience, comme si celle-ci avait son propre mécanisme de régulation des pensées. Ces pensées d'arrière-scène, les plus tragiques, comme la certitude de mourir, percolent dans l'immédiateté, mais de manière moins alarmante et incapacitante que leur nature le supposerait.

Pensées tristes et contre-pensées

Au-delà de ces mécanismes ordinaires de la conscience, il y a chez moi en permanence un débat intérieur. À une pensée sombre ou triste je peux aussi avoir en contrepoids des pensées d'acceptation et d'intégration de mon état de vieillesse. Je suis fait ainsi : je ressens ma vie intérieure en bloc, tout à la fois, et il en résulte un embrouillage de multiples ressentis dont rien n'émerge distinctivement. Tout sentiment, toute idée que j'exprime est alors une affirmation incertaine à laquelle je peux en opposer une autre.

Je crois aussi que ces pensées sombres sont fondées. Je les approfondis depuis l'adolescence avec des mots de terreur, sûrement pour m'insensibiliser à ces idées déprimantes, mais aussi pour m'en libérer et trouver un passage entre attachement à la vie et mélancolie originelle. Car malgré tout, je poursuis la mission que la vie m'a donnée. Je me vois réaliser ma vie comme un artisan pétrit de la glaise pour en faire un vase.

Mon corps m'a-t-il déjà appartenu ?

Je me souviens de la jeunesse de mon corps, de mon agilité et de ma résistance au travail. Je conserve en mémoire cette image de mon corps. Je dis « mon » corps, comme si je le possédais et que je contrôlais les pulsations de mes viscères et de mes neurones. Mon corps n'a pas d'état d'âme et fonctionne sans nostalgie du passé. Il opère dans l'actualité. Il vit le mystère de sa matière : il ne sait pas d'où il vient et il est mu par une force aveugle à rester en vie, une force qui combattra jusqu'à la dégénérescence totale de tous ses organes.

La relation intime que j'ai toujours eue avec mon corps a changé. Auparavant, je pouvais compter sur lui. Je pouvais guérir d'une maladie ou me rétablir d'un accident. Maintenant, je suis dans l'incertitude et je vogue sur des eaux troubles. La fatigue m'envahit; je suis déjà fatigué au réveil. Je crains qu'un trauma me frappe ou que je dégénère cognitivement. J'envisage même vivre avec un corps morcelé, avec des organes asséchés ou nécrosés. Je tremble de peur. Jusqu'à quel rétrécissement de mon corps demeurerai-je combattif et intéressé à vivre ?

D'autre part, n'ai-je pas dit que mon attachement à la vie provenait d'une sensation de fusion entre mon esprit et mon corps ? Je suis mon corps. Tout de moi y est encapsulé en grande densité. Je me vois vieillir comme un vaisseau s'éloigne petit à petit de son port d'attache. Je souhaite que l'inévitable dysfonctionnement de mon corps se fasse progressivement, comme un feu qui s'éteint lentement.

Exister dans l'univers

Je ploie sous des idées raisonnables qui réduisent toute perspective temporelle à ma vie. J'ai été envoyé dans un univers d'origine inexplicable. Je viens de nulle part, du néant, et j'y retournerai bientôt. Je suis mu par une force aveugle à rester en vie. Je suis un petit soldat anonyme dans une très grande armée, le genre humain. Je me dissous dans la conscience du genre humain qui lutte sans fin pour trouver des équilibres apaisants.

La nature, belle et séduisante, m'affole et m'interpelle : « Je suis le décor de tout et de rien, le décor de ta vie. Fais comme je fais: sois qui tu es ! » Une injonction dérangeante qui me fait sentir mon impuissance dans cet espace

inintelligible et sans fond, qui me bouleverse jusqu'aux larmes tout en me promettant une joie inaccessible.

Agité par cette vrille d'idées angoissantes, je plonge mes mains dans la terre d'un jardin. C'est le sang de l'univers. Les vaisseaux et les organes sont les racines entremêlées. C'est dense. J'écarte avec force les racines et je fais de la place pour mes mains. Ma colère se calme. C'est comme être près de ma mère. Je continue de creuser jusqu'à me faire une place pour me reposer. Je sens la moiteur, la chaleur et la fraîcheur.

Les autres me dérangent

Je n'arrive pas à être parmi eux. Ils me dérangent. Je crains les contacts. Je rougis facilement. Je reste sur les lignes de côté; la partie se déroule sans moi; je m'en déssole. J'attends que l'on vienne me chercher. Je veux qu'on prenne soin de moi. Est-ce que je ne sais pas ou je ne veux pas être parmi les autres ? Je doute de mes capacités; je voudrais être extraordinaire or je suis ordinaire.

Avec le temps, je suis plus endurant à la solitude, comme si je me préparais instinctivement à ce qui m'attend : être mis à l'écart de la société en compagnie de gens que je n'aurai pas choisis, être laissé pour compte, être interné, être soumis au paternalisme médical et être peu visité. Une ironie tragique pour ceux qui ont tout fait pour être près des autres. De l'amertume pour ceux qui comme moi ne se fient pas aux autres.

Par ailleurs, j'ai ma place. Je suis choyé par les autres et je leur rends par mon soutien, mon amitié et mon amour. En petit soldat de l'humanité, je tombe en admiration béate devant les accomplissements de mes semblables, leurs habitations, leur agriculture, leurs modes de vie, leur recherche du confort et leurs systèmes sociaux. Comment ont-ils fait, me dis-je. J'en profite comme si cela allait de soi.

Je fantasme des rencontres, des réunions festives et je me réjouis à l'avance. Une table rassembleuse, des mets délicieux, des vins capiteux, une maison chaude en ce quinze janvier. Tout cela m'est offert, comme par magie.

Je me délecte dans les arts et les réalisations intellectuelles qui ouvrent mon esprit à des espaces contemplatifs. La poésie et la musique en particulier m'allègent de la

pesanteur rationnelle et me permettent d'accéder à une compréhension sensible et intuitive du monde.

Traverser la frontière

La mort est une frontière à traverser. Personne ne le fera à ma place. Il n'y a pas d'échappatoire. C'est difficile mourir, m'a confié ma sœur sur son lit de mort, en larmes, le visage crispé comme celui qu'elle avait, petite fille, lorsqu'elle pleurait. Sa peine est immense. À son chevet, une embrouille de sentiments m'insensibilise. La peur et le courage se combattant, je joue l'assurance et je reste à distance.

Qu'y-a-t-il de l'autre côté ? Pour certains, il y a une réalité imaginaire, une réalité trouée de songes, de visions et de révélations. Par exemple, que chacun posséderait une âme, qu'à la mort elle se rendrait dans l'espace des âmes immortelles, un espace hiérarchisé, avec des conditions d'entrée dans chaque catégorie, conditions liées à la vie terrestre et qu'elles pourraient retourner sur la terre pour animer d'autres mortels. Je me laisse emporter par l'éloquence poétique de certains, comme celle de Platon dans Phédon, mais heureusement je vis dans un lieu et à une époque où je n'ai pas à croire à cette réalité hallucinée.

Que m'inspire la mort? C'est un mur contre lequel ma raison s'écrase et que mes tentatives de connaissance sensible et introspective ne me rapportent que des mots. Il s'en dégage simplement un impératif : « Fais fi de ta rationalité, la mort est inintelligible, oublie la fabrication de phrases sentimentales, la mort ne pleure ni ne rit. »

J'ai mon propre songe à conter sur la mort, un rêve que j'ai fait après avoir visité ma sœur agonisante. J'ai donc rêvé à ma mort, au passage de l'autre côté. C'est une sensation soudaine, fulgurante comme un clin d'œil, absolument sans douleur et en toute conscience. Je suis maintenant mort ! Comment le sais-je ? Le flux de mes pensées s'est arrêté sur une dernière pensée, sur un paysage mental qui est figé comme un fossile!

Dans mon rêve, je suis encore conscient pour un instant après mon trépas et j'ai le recul suffisant pour en tirer une leçon : Le dernier état mental que je vivrai est donc le plus important car c'est celui-là qui se figera dans ma conscience lorsque je trépasserai. Empreint de naïveté et

de bonté, j'ai raconté mon rêve à ma sœur et j'ai senti que je la soutenais ainsi à se détacher paisiblement de la vie.